

# Sociétés et cabinets de lecture entre Lumières et romantisme

Autor(en): **Corsini, Silvio**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **47 (1997)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mer une «Sainte-Alliance», qu'elle baptisa elle-même de ce nom. Madame de Krüderer arriva en Suisse en novembre 1796 et s'établit à Lausanne. On retiendra son amitié aux allures de relations de forces entre elle et celle qu'elle nomme «la trop célèbre» Mme de Staël, qu'elle tenta de convertir ses idées religieuses (voir les pages 215–217, 239). Plusieurs passages nous montrent des facettes méconnues et non dénuées d'intérêt du couple Staël/Constant. Mme de Krüderer quitta Genève à la fin novembre 1802. Sa dernière grande période suisse commence à la fin 1815 où, entourée d'une «pieuse cohorte krüdérienne», elle mena une véritable mission évangélisatrice à travers le pays ravagé par la crise, prêchant sa bonne parole et soulageant les misères au point d'inquiéter les autorités qui l'éloignèrent en 1817.

L'auteur, dont plusieurs ouvrages ont été couronnés par l'Académie française, connaît parfaitement son sujet. Il nous livre ici l'histoire d'une écrivaine cosmopolite «gracieuse incarnation», comme l'écrit Jean Gaulmier dans sa préface, «des temps tourmentés où s'effectue le passage de l'Europe des Lumières à l'Europe du Romantisme».

*Alain-Jacques Tornare, Marsens*

**Sociétés et cabinets de lecture entre Lumières et romantisme.** Actes du colloque organisé à Genève par la Société de lecture, le 20 novembre 1993. Genève, Société de lecture, 1995, 155 p.

Fondée en 1818, la bibliothèque de la Société de lecture de Genève a connu une croissance spectaculaire durant les vingt premières années de son existence. En 1838, elle compte déjà plus de 30 000 volumes – autant que la vénérable bibliothèque de l'Académie n'en a accumulé en trois siècles! – et près de 600 lecteurs-cotisants la fréquentent, empruntant plus de 20 000 titres chaque année. C'est dire que cette institution née de l'initiative privée, en quelques années, a atteint une taille comparable à celle des principales bibliothèques du pays et que son histoire, loin d'être celle d'une association marginale d'envergure modeste, méritait d'être faite.

C'est le propos du colloque tenu à Genève en 1993 à l'occasion des 175 ans de la Société de lecture, dont les actes présentent un florilège de communications qui ont le mérite non seulement de s'attacher à retracer l'histoire des premières années de la Société de lecture, de ses membres, de ses fonds et de l'esprit qui a présidé à sa création, mais encore de replacer celle-ci dans le contexte plus général des années 1750 à 1850, période durant laquelle on note un changement profond dans les pratiques de la lecture et de la circulation des livres.

L'un des indices de ce changement réside précisément dans la multiplication des sociétés et cabinets littéraires, qui offrent à un public croissant un accès facilité aux livres, à tous les livres, en faisant sauter le verrou académique et religieux. La fondation de la Société de lecture de Genève illustre bien ce propos: n'est-ce pas pour pallier les lacunes et les lourdeurs de la Bibliothèque publique, étroitement contrôlée par les pasteurs de l'Académie, qu'Augustin-Pyramus de Candolle a formé le projet d'une telle société, comme le rappelle David Hiller?

Si les sociétés et les cabinets littéraires constituent le point de focalisation des communications présentées, encore faut-il établir leur rôle respectif.

La société de lecture est établie sur le modèle d'un cercle, dont les membres, recrutés au sein de l'élite locale, aiment à se retrouver, parfois dans la compagnie d'illustres hôtes de passage. Il s'agit de mettre en commun ses ressources pour constituer une collection largement ouverte sur l'actualité où revues et journaux occupent une place de choix. Que les membres se transmettent les livres acquis selon un ordre préétabli ou

que la société dispose d'un local où les ranger et se rencontrer, l'esprit et le public concerné restent en général les mêmes un peu partout en Europe.

Le cabinet littéraire fonctionne sur un tout autre mode. Il s'agit d'un commerce, souvent associé à une librairie, qui propose le prêt de livres à la carte, selon un système d'abonnement ou un tarif combinant quantité de volumes et durée de prêt, un peu à la manière de nos vidéothèques modernes. Les lecteurs n'ont que peu d'influence sur le choix des livres. La loi de l'offre et de la demande étant ici la règle, la littérature de consommation prime évidemment sur les ouvrages d'étude. Le public des cabinets littéraires est donc, par la force des choses, sensiblement différent de celui des sociétés de lecture. Si certains notables les fréquentent, leur clientèle est principalement composée de gens plus modestes, et les femmes y sont relativement nombreuses. Marc Neuenchwander montre toutefois combien les sources permettant d'approcher le public des cabinets littéraires sont rares et difficiles à exploiter. La seule trace laissée par ces institutions consiste le plus souvent dans le catalogue de leur fonds. L'analyse de tels catalogues, au centre de plusieurs communications, permet-elle de préciser les contours de la clientèle d'un cabinet («dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es...»)? Rien n'est moins sûr. Hormis les nouveautés, que les clients s'arrachent et qui font l'objet de conditions de location particulières, le mouvement effectif des prêts – et partant le profil des clients – reste nébuleux.

Une comparaison attentive des fonds des sociétés et des cabinets littéraires permet de mieux cerner les objectifs assez différents de ces deux types d'institutions, mais n'apporte que peu d'éléments inattendus. Qui s'étonnera de constater que l'on dénombre plus de romans et de récits de voyage dans les cabinets que dans les sociétés littéraires, ou encore que le catalogue de la Société de lecture, s'il comprend bien moins d'ouvrages de théologie que celui de la Bibliothèque publique de Genève, est beaucoup plus riche en romans anglais?

Si plusieurs articles consacrés à des exemples étrangers permettent d'illustrer l'universalité du phénomène, le principal attrait de ce recueil m'a paru résider dans l'étude du cas genevois, auquel la plupart des communications sont dévolues. C'est tout le petit monde des usagers et des professionnels du livre, avec ses hiérarchies et ses structures complexes, qui revit sous nos yeux, de la mercière-cabinetière (les femmes semblent avouer un penchant certain pour la location des livres...) au patricien genevois amateur de sciences ou de bonne littérature. Un tableau auquel manque encore le petit peuple des manœuvres et des ouvriers... Son tour viendra au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la création, en Suisse comme ailleurs, des bibliothèques populaires, financées, en partie au moins, par l'Etat, l'Eglise ou plus tard les organisations ouvrières. Mais c'est une autre histoire!

*Silvio Corsini, Lausanne*

Serge Bouffange: **Pro Deo et Patria. Casterman: Librairie, imprimerie, édition (1776–1919)**. Genève, Droz, 1996, 350 p. (Histoire et civilisation du livre, VI).

Pour tout lecteur de 7 à 77 ans, le nom de Casterman évoque la figure qui l'a rendu célèbre et qui n'a pas peu contribué à faire aujourd'hui de cette entreprise le premier groupe belge d'impression et le plus grand éditeur francophone hors de France. La monographie que lui consacre Serge Bouffange s'interrompt pourtant avant l'arrivée de Tintin (1934) pour privilégier la période qui marque le passage de l'économie d'Ancien régime à la première puis à la deuxième industrialisation. L'exploitation des archives de l'entreprise – qui comprennent aussi bien les papiers administratifs et commerciaux que la quasi totalité des livres imprimés depuis sa fondation – permet de do-